

de nous. J'aime à protéger les braves gens. Quant à toi, Fritz, viens me voir demain matin, mon garçon.

Le jeune homme rougit de plaisir.

— C'est bien, père Melzer, je n'y manquerai pas.

— Maintenant Grettly, continua Gaspard, remercie la bonne veuve de son hospitalité et retournons chez nous, d'autant mieux que mon cheval commence à hennir d'impatience.

— Bonne nuit, nourrice, dit Marguerite en présentant son front à la Marannelé. Adieu, Christly ; et toi, frère, ajouta-t-elle en tendant au jeune sabotier sa petite main blanche, n'oublie pas que mon père ne sera pas seul à t'attendre demain.

— La nuit sera bien longue ? soupira Fritz en aidant sa gentille petite sœur de lait à monter en voiture.

En ce moment Melzer fouetta son cheval, qui partit au grand trot.

— Fritz ! Fritz ! dit alors la veuve en voyant avec quelle émotion son fils suivait des yeux la carriole, c'est notre malheur à tous qui roule à cette heure sous le fouet du vieux Gaspard. J'ai bien regardé cet homme, et j'ai vu luire dans ses yeux faux, l'avarice, l'orgueil et le mépris de notre pauvreté. Ses sacs d'écus sont un rempart infranchissable entre sa fille et toi. Il te trouvera bon pour un valet de charre et non pour un fiancé. Il te pardonnerait tous les vices, il te pardonnerait une insulte, il ne te pardonnera pas ta misère.

— Ma mère, le bonhomme Gaspard n'est pas si noir que vous le faites ; je suis sûr, moi, que Grettly nous ramène le bonheur. Depuis trois ans, j'étais toujours triste, et ce soir mon cœur se gonfle de joie. Douteriez-vous de Grettly ? La croyez-vous capable d'une trahison ?

La veuve prit la main de son fils :

— Mon enfant, dit-elle, Grettly doit obéir à son père ; mais je ne me contenterai pas de faire pour ton bonheur des vœux stériles. Si Melzer ruine toutes tes espérances, si il veut chasser du cœur de sa fille l'affection qu'elle a conservée pour nous, il apprendra ce que peut faire contre un homme riche et puissant cette

humble et misérable Marannelé qu'il méprise comme un ver de terre :

Elle embrassa son fils, et lui faisant signe de ne pas la suivre, elle rentra dans sa chambre d'un pas tremblant.

IV.

UN BIENFAIT EST QUELQUEFOIS PERDU.

Fritz ne tarda pas à s'étendre sur son lit de bruyère, près de son frère Christly, qui ronflait déjà comme un bienheureux, si toutefois il est prouvé que la béatitude provoque forcément au sommeil ; mais il eut beau fermer les yeux pour appeler le repos, le repos ne vint pas. Les dernières paroles de sa mère vibraient toujours dans sa pensée.

Comme il était doué de généreux instincts et qu'il ne voyait encore la vie qu'à travers ce prisme éblouissant qui colore de reflets brillants et trompeurs la route inconnue de l'avenir, il se disait à lui-même :

— Non, Gaspard Melzer n'a pas oublié que mon père a partagé fraternellement avec lui son morceau de pain, et que ma mère a nourri sa chère Grettly ! Non, il n'oubliera pas, j'en suis sûr, le service que je viens de lui rendre ce soir !

Et puis, il faut le dire, Fritz avait une confiance aveugle en sa destinée depuis qu'il portait pendu à son cou, un petit kreutzer de bonheur, que Marguerite y avait attaché elle-même avant de partir pour le couvent.

On prétendait que, la nuit, quand la lune dardait ses rayons blancs sur la terre, il tombait chaque fois un plat d'argent et que les fondateurs se servaient de ce plat d'argent pour monnayer les kreutzers qui portaient bonheur aux amoureux, aux soldats et aux voyageurs.

Ces kreutzers avaient trois petites croix au revers, et c'était à ces croix surtout que le jeune sabotier attribuait le pouvoir mystérieux dont ils étaient doués. C'était donc à la fois pour lui un talisman et une sainte relique.

Il porta son kreutzer à son front, et, s'étant signé avec une foi sincère, il s'endormit plus calme, et aucun songe sinistre ne vint terrifier son sommeil.